

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Idéal et l'éducation moderne

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 246-248

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'Idéal et l'Education moderne

On reproche couramment à la jeunesse contemporaine de manquer d'idéal.

Ce reproche, il y a quelque cinquante ans, il est vrai, que les moralistes en font un des thèmes favoris de leurs dissertations. Mais fut-il jamais aussi fondé ? Les jeunes d'il y a seulement un quart de siècle avaient à coup sûr dans le cœur plus de soleil que nous en avons et comme un lest bienfaisant grâce auquel leur vingtième année échappait sans effort au morne terre-à-terre où nous nous enlisons chaque jour plus profondément.

Pour déplorer les progrès parmi nous de ce lourd prosaïsme, point n'est d'ailleurs nécessaire de regretter le temps où la lyre romantique exaltait avec tant de complaisance les troublantes inquiétudes de « la maladie morale ». Les générations qui s'enivrèrent du verbe magnifique et trop souvent malsain de Byron, de Chateaubriand et de Lamartine manquèrent, elles, de virilité. Notre temps d'âpre labeur veut des âmes autrement trempées.

Toutefois, s'il convient de fuir telles morbides sollicitations de l'imagination où succombe une vaine rêverie, sans doute faut-il redouter, comme un danger pour le moins égal, la poussée du matérialisme au fond des âmes désenchantées. Or, toute l'activité contemporaine ne semble plus orientée que vers le progrès matériel et les résultats les plus éminemment dépourvus de poésie. L'opinion publique, à l'heure qu'il est, ne mesure-t-elle pas la valeur d'un peuple à l'état de ses finances, aux statistiques de son commerce, au chiffre de ses canons et de ses cuirassés ?

Et cette façon de juger se trouve hautement encouragée par nos méthodes éducatives.

Cet unique principe, en effet, inspire aujourd'hui toute

pédagogie : emmagasiner dans les jeunes cerveaux un stock sans cesse plus considérable de connaissances purement utilitaires. La dernière ambition de nos modernes éducateurs n'est-elle pas de mettre le disciple en état de gagner, au plus tôt et avec la moindre somme d'efforts, le plus d'argent possible ?

La réalisation de pareille ambition entraînait, de toute évidence, cette sorte de dédain dans lequel notre âge tient l'étude des « humanités », comme disaient si noblement nos pères. Rompant avec une longue tradition, on a d'abord donné aux sciences le pas sur les lettres. Puis, on en est venu à proclamer que les études classiques ne sauraient plus être décidément qu'un luxe et que cette haute distinction dont seules elles réussissent à marquer l'intelligence, demeurerait désormais le lot exclusif de la fortune. Au rancard donc le grec et le latin, aussi bien que la grande culture philosophique, historique et littéraire !... « Il n'y en a plus », comme s'exprime la jolie langue que nous parlons, « il n'y en a plus » que pour les mathématiques, la physique et la chimie. L'éducation d'antan avouait cette fière prétention de faire de l'enfant un « homme », au sens vaste et profond du mot. Nous faisons, nous, des ingénieurs.

A d'autres besoins, d'autres moyens ? D'accord ! Et nous n'ignorons certes pas que la mise en valeur des richesses naturelles — admis le principe de l'opportunité, au surplus toujours discutable, de cette mise en valeur — veut l'étude des sciences dites « exactes ». Cependant, si remarquables soient-ils dans leur spécialité, nos chimistes et nos ingénieurs ne sont qu'ingénieurs ou chimistes... D'autre part, parce qu'on pensera que la culture scientifique a sa raison d'être, faudra-t-il estimer que tout le savoir humain ne fût, avant ces jours de triomphante mathématique, qu'un long et puéril radotage ?

Au surplus, comme le remède est près du mal, le châtiement est près de la faute.

A prétendre ne considérer que la valeur pratique des connaissances humaines, nous blaguons les envolées du sentiments et voici que nous sommes comme des sourds au milieu des harmonies, comme des aveugles devant les splendeurs du soleil. Que le printemps baigne la terre de ses meilleures caresses, que l'automne étale toutes les somptuosités : la plupart des hommes de ce temps n'en soupçonne même rien. Ayant de la beauté morale, les âmes sont de jour en jour plus rares, semble-t-il, qui demeurent sensibles à la noblesse du sacrifice ou même simplement, par exemple, aux joies de l'amitié. En négligeant, en méprisant, au profit d'un savoir tout positif, les études classiques, nous désapprenons en réalité ces vastes sentiments d'humanité générale que nous avait légués l'antiquité gréco-latine et que l'éducation chez nous cultiva longtemps avec tant de jalouse ferveur.

Mais le châtement est plus cruel encore. Tendus vers la satisfaction d'une insatiable cupidité, ceux au bénéfice desquels se dépense l'effort de la grande majorité ont atrophié en eux le sens et la compréhension du seul vrai bonheur qui soit. En effet, ne voit-on pas le plus souvent leur folie se refuser le loisir de goûter aux joies dont les pauvres sont seuls aujourd'hui à savoir la douceur ?